PAUL BLETON

Montréal

LE MAUVAIS GENRE

(Secret, immanence et savoir dans la sémantique du roman
d'espionnage français)

SUITE ET FIN

D. ENGRENAGE

Cette thématique du combat douteux nous permettra de repérer une évolution dans le rapport entre l'Espion et son Organisation offrant, en ce qui concerne les liens pragmatique-ethique, un cas de figure inverse de celui dominant le genre à ses débuts. Pour ce faire, nous aurons besoin d'un repérage historique en trois points. Le premier correspond au roman d'espionnage patriotique (depuis Zigomar jusqu'au capitaine Benoît); il y a entre l'Espion et son organisation un lien organique, cimenté dans la morale patriote. Le nous de leur communauté correspond au je + tu—toi et moi sommes semblables de respecter, d'honorer et de servir une même Patrie; ce qui détermine un eux porteur de toute l'ignominie du monde. Le second se retrouve chez P. Nord et d'autres romanciers qui, plus tard, influencés sans doute par la littérature militaire, font fonctionner, ensemble ou alternativement, un double nous, inclusif et exclusif. Ceci détermine une double allégeance de l'Espion: la plus forte correspond au nous patriotique, mais apparaît une seconde, dans le motif de la guerre chevaleresque. Je + eux exprime en effet une reconnaissance de l'adversaire, qui, avec, les mêmes armes et au nom d'un idéal dont on peut respecter la force sinon le but, devient ainsi un frère ennemi ou un collègue que les hasards de la guerre ont placé de l'autre côté de la barricade. Le troisième correspond à cette variante nouvelle à laquelle il était fait allusion. L'allégeance patriote n'existe plus, remplacée par le scepticisme déjà décrit; certes l'on ne trahit pas, mais l'on ne se bat plus par conviction: l'Espion n'est plus ni un patriote, ni le soldat d'une guerre chevaleresque, mais un spécialiste. Un spécialiste que sa spécialité marginalise et qui, de ce fait, se trouve beaucoup plus près des spécialistes de l'autre camp que des non-spécialistes du sien propre. L'on reconnaît là ce processus d'immanentisation que nous avons déjà repéré dans l'évolution du genre.

Guy Bouchard avait déjà noté, dans une perspective différente de celle développée ici, en citant C. Doyle, A. Christie, P. Nord et J. Bruce, le respect mutuel que peuvent s'accorder les adversaires¹. Beaucoup plus que des notation éparses, l'abaissement de l'Organisation et la valorisation des liens professionnels constituent le sujet-même du roman de Rita Kraus, *Des Pions sur l'Echiquier* (1970).

Une ancienne barbouze française en Algérie actuellement en chômage, Malvoisin, monte un astucieux chantage contre un kissinger en chômage, Kronynck (ex-éminence grise d'un président U. S. défunt) et réussit à obtenir de lui le texte d'une alliance secrète passée à Vienne entre les USA et l'URSS; son idée consiste à revendre aux américains un texte que ces derniers n'ont aucun intérêt à divulguer. Kronynck se suicide en avouant son forfait à l'actuel Président, qui met, à son corps défendant, la CIA sur l'affaire. Laquelle envoie en mission O'Malley tout en restant fort vague sur le crime commis par Malvoisin. O'Malley prend contact avec les services secrets français. Ceux-ci, tout miel, l'assurent de leur entière collaboration, tout en essayant de prévenir Malvoisin de ce qui se trame autour de lui. Le Colonel Jacques, ex-employeur de la barbouze et camarade fidèle, planque Malvoisin et sert de truchement dans les négociations avec O'Malley: le document contre un million de dollars, c'est une bonne farce à faire à un allié trop puissant. O'Malley de son côté éprouve une certaine sympathie pour son gibier; mais il n'en continue pas moins à le traquer, provoquant la trahison d'Estelle, maîtresse de Malvoisin, que l'attente forcée et l'ambition du projet de son amant rongent. Levy-Stein, le correspondant parisien de la CIA ne veut pas entendre parler de tractation et fait tout pour que Malvoisin soit liquidé, s'attirant par là le mépris d'O'Malley — mépris équitablement accordé à Estelle. Estelle et le garde du corps de Malvoisin sont tués dans la confrontation entre les deux agents. La dernière partie du roman raconte la fuite de Malvoisin en Italie, la «trahison» des anars chez qui il se réfugie, sa mort, l'amertume d'O'Malley, son bourreau, et du colonel Jacques.

Des différentes figures nouées en nous par les protagonistes, le couple O'Malley-Malvoisin est le plus stable: ils sont, à des titres divers, tous deux des francstireurs (le colonel Jacques n'était qu'un adjutant)²; le nous amoureux Malvoisin-Estelle ne résiste pas à l'aventure, ni celui O'Malley-Estelle: là encore, les deux hommes sont d'accord sur les propositions misogynes; le nous de l'Organisation est réduit à sa plus simple expression: le

¹ *Le Roman d'espionnage*, „Études Littéraires”, avril 1974, vol. VII, No 1.

² «Voyez-vous, poursuivait-il, nous autres des services spéciaux éprouvons des sentiments de frères de race [...] Nous nous combattons, au besoin mais nous entretenons, nous ne méprisons jamais l'adversaire, et nous permettons encore moins qu'on l'insulte devant nous. Cela dit une bonne fois pour toutes, rassurez les instances supérieures, si c'est là votre tâche [...] Je remplirai ma mission jusqu'au bout. N'empêche que pour la beauté du coup, j'aimerais personnellement que ce Malvoisin récoltât son million de dollars, d'autant plus mon cher, que nos autorités n'ont pas été franches du collier avec nous.» p. 134.

colonel Jacques couvre un truand en cavale, au nom de la camaraderie, pas du service (d'ailleurs, ayant prononcé l'éloge funèbre de Malvoisin, le colonel démissionne), Lévy-Stein est un salaud, le directeur de la CIA un fonctionnaire irascible; le nous de l'Etat est encore plus lamentable et la collusion entre Etats mobilise le topos du jeu d'échec, dont les individus ne sont que des pions aisément sacrificiables. Société dégradée, où Malvoisin l'aventurier intempestif recherche une valeur authentique (la liberté individuelle), qui liquide le gêneur, sous le regard moins ironique que défaitiste de Rita Kraus. Le dernier mot reste aux Agents qui servent l'Etat avec le plus grand scepticisme; O'Malley annonce la mort de Malvoisin au Colonel Jacques, qui lui répond:

Nous l'avons tous tué, vieux... Vous, moi, votre gouvernement, le mien et, accessoirement, quelques autres, solidaires dans l'ignominie. Bah! Après tout, c'est sans importance. Qu'était-il? Que sommes-nous, si ce n'est des pions sur l'échiquier? Ne vous accusez pas, O'Malley! Nous serons plusieurs à avoir une nuit difficile. De tous les gens mêlés à cette affaire, il n'y a guère que les vrais coupables qui dormiront [...] Merci, Colonel, articula péniblement O'Malley. (p. 251)

Le caractère critique de ce roman trouve justement sa limite en ce point. L'„engrenage” qu'analyse Estelle — pour comprendre sa propre existence de fille facile, sa trahison, mais aussi les mobiles d'O'Malley — fait d'elle un pion qui tombe; O'Malley, lui, ne tombe pas: pessimisme métaphysique qui considère que le monde est certes un jeu (nul besoin du terrorisme d'une vérité), mais un jeu en définitive truqué — donnant toujours l'avantage aux services secrets, aux Etats.

Un des aléas auxquels l'Organisation doit faire face est la lutte «fratricide» de services relevant d'un même Etat; les composantes en sont l'esprit de corps, les luttes d'influence et de juridiction (antagonismes ponctuels de personnalités, de cliques à l'intérieur d'un même appareil d'Etat ou d'appareils d'Etats entre eux) et/ou l'irrationnalité des volte-faces d'hommes politiques. C'est ce que l'on peut voir dans un bon roman de G. J. Arnaud, *Commandos Perdus* (1965).

La CIA avait décidé de favoriser la création de commandos autonomes antiterroristes qui utiliseraient les mêmes tactiques de combat que le Viet-Cong pour lutter contre ceux-ci. Krasney, qui avait été prisonnier des communistes en Corée et avait voué à ces derniers une haine farouche, avait recruté deux unités d'asiatiques et de blancs tout aussi profondément anti-communistes que lui, et, en marge de l'armée régulière du Viet-Nam Sud, les avait entraînés aux actions de guérilla. La machine s'emballe, Krasney et ses hommes, déguisés en Viet-Cong, massacrent tous les habitants du village stratégique de Hugong (enfants égorgés, femmes éventrées, home enterrés vivants...) mesure cruellement nécessaire selon Krasney afin de raviver l'horreur pour les communistes qu'en Viet-Nam Sud de plus en plus instable politiquement n'en maintenant plus à un niveau acceptable. Gonfield, l'homme de la CIA, essaiera de le couvrir le plus longtemps possible après

qu'une demande d'enquête ait été faite à l'otase et que Kovask, espion de la Navy ait été chargé de retrouver et de liquider discrètement ces commandos décidément trop autonomes. Dans l'anticommunisme, ces derniers avaient dix ans de retard, bien des complicités, mais aussi devaient être désavoués pour en avoir trop fait. Krasney, devenu fou après le massacre, a été tué par un ex-camarade à lui; la CIA a fait disparaître son cadavre qui portait des indices du lieu de stationnement des commandos autonomes; l'enquête se fera par la filière de la maîtresse de Krasney, qui convaincue par l'horreur du massacre acceptera de coopérer avec Kovask. Les commandos seront détruits par les forces américaines, au napalm.

La situation politique et militaire du Viet-Nam donne l'impression dans ce roman, d'une énorme pagaille, où l'atrocité lancée par les apprentis-sorciers de la CIA se développe suivant son propre dynamisme, que personne ne peut réellement contrôler. Du côté des vainqueurs, la victoire est amère: les deux massacres qui se répondent (celui des civils de Hugong et celui des commandos de Krasney) dégoûtent les exécutants mais doivent être faits par la logique de l'axiome clauzewitzien de l'ascension aux extrêmes. La Navy, en devant jouer le rôle de pondérateur est prise dans cette terrible logique tout comme la CIA avait été dépassée par les initiatives des commandos autonomes qu'elle avait contribué à créer. Kovask reviendra aux Etats-Unis: le jeu de l'espion n'aura consisté qu'à ramener, ponctuellement, le balancier guerrier en état de quasi-équilibre; aussi le mot de la fin reviendra-t-il aux militaires restant sur le terrain: une condamnation de la guerre.

Pour résoudre la contradiction entre règles éthiques et règles pragmatiques, le roman d'espionnage patriotique avait fait appel à une éthique patriote transcendante; chez les auteurs contemporains pessimistes la question morale ne peut plus se poser qu'après le combat, de manière adventice et sur un mode très désabusé.

E. DÉTERRITORIALISATION

Pour employer la terminologie de G. Deleuze³, l'on dira que le «clan» modelisant l'Organisation secrète est certainement la territorialisation la plus vigoureuse des spécialistes de la tromperie; à l'autre extrémité du spectre, aucun modèle, mais plutôt une multiplication d'indices signalant leur déterritorialisation. Nous reviendrons ailleurs sur ce dernier point. Contentons-nous pour l'instant de comparer brièvement le modèle du clan à la «drôle de famille» de Gaunce l'un des espions favoris de Serge laforest⁴ et où la «famille postiche» de TTX-75 (dans le roman de Richard Caron *TTX-75 En famille*): les Espions patriotes formaient une phratrie, les forces déter-

³ G. Deleuze, F. Guattari, *L'Anti-Oedipe* Paris, 1972.

⁴ Une centaine de romans publiés au Fleuve Noir, qui cependant ne mettent pas tous Gaunce en scène. Sera retenu ici *Gaunce et les Calibres* (1970).

ritorialisantes de la tromperie subordonnent la cellule familiale au métier. Harold X... supervise les activités de la CIA pour l'Europe; Jasper Wood est l'un de ses agents action. Le roman revanchard, puis l'espionnage patriotique avaient déjà eu à traiter le motif de la double ascendance: ici, l'espion est mi-français, mi-américain, bilingue, et porte un alias français traduisant approximativement son nom américain — Gaspard Dubois. Son matricule a été décidé par Harold, «dans un mouvement d'humour», qui pour notre propos est très révélateur: «75» représente Paris, le «TT» transit temporaire, quant au «X», on peut remarquer que cette «lettre anonyme» est justement celle qui protège le patronyme d'Harold. D'autre part, TTX-75 est un «irréductible du célibat»⁵. Les lignes de fuite «nomades» sont claires (double ascendance, bilinguisme, multiplication des noms propres, anonymat, transit temporaire, célibat...); claire aussi la récupération par la CIA (et son «axiomatique capitaliste» pour reprendre les termes de Deleuze) de ce nomadisme. C'est même là la limite de cette «machine-célibataire»: le roman affuble TTX pour une mission à Arzoun, d'une «épouse» et d'un «enfant»⁶, lesquels répondent respectivement aux canons de l'épouse-ange-méconnu-des-suburbs et de l'affreux jojo; d'où quelques scènes burlesques (l'espion convoqué par le proviseur du lycée pour se voir reprocher les écarts de comportement de son «fils» par exemple) — du côté de l'espion, le petit bonheur dans un pavillon de banlieue est visiblement ridicule. Mais une certaine complicité s'établit entre le «père» et le «fils»; ils sont tous les deux de mauvais garnements qui se battent à la sortie de l'école, sous l'oeil horrifié de la gentille épouse-et-mère; puis entre le «père» et la «mère», entre le gros égoïste et la niaise banlieusarde (aussi maladroite dans ses fonctions de «couverture» que dans ses naïves tentatives de séduction). Ambiguïté de l'épilogue: l'espion peut bien prendre Christine dans ses bras après quelques piquantes scènes de ménage, il n'est guère convaincu, ce célibataire impénitent, des charmes du foyer; mais d'autre part l'espionnage au contact de la petite famille tourne à la farce (les microfilms, cachés dans un modèle réduit de locomotive et pour la possession desquels les espions avaient accumulé un tas de cadavres, plongeront dans une casserole pour se transformer en caramel!).

Gaunce, comme TTX, a le regard glacé de l'espion de papier, lui aussi travaille pour la CIA. Cependant, la déterritorialisation de la famille est effectuée de façon différente par S. Laforest. La famille traditionnelle est évoquée dans

⁵ «Qui parfois la nuit fait un cauchemar. Une femme douce et aimante l'attend sur le pas de la porte, les yeux rougis, une paire de pantoufles à la main. Elle lui dit d'une voix brisée: „J'étais morte d'inquiétude, mon chéri”. TTX se réveille en sursaut et allume une cigarette. Pour se calmer, et aussi se prouver qu'il n'a pas à ses côtés de femme douce et aimante pour lui faire des remarques sur la mauvaise habitude de fumer au lit...» (p. 11—12).

⁶ «Il existe à Washington une catégorie de fonctionnaires très spéciale: les épouses de profession, avec enfant ou non. Un agent part, par exemple au Laos en ayant comme couverture le métier d'importateur [...] S'il est doté d'une charmante épouse, mère d'un enfant au sourire à fossettes, il passera inaperçu...» C. Rank, cité en épigraphe par R. Caron.

Gaunce et les Calibres par Finngan et Charney, deux épisodiques et burlesques hommes de main qui au moment de l'action (cambriolage d'une tranquille gendarmerie française) se font ces réflexions: «Si Mary et Alburthuot me voyaient!» songeait Finngan ravi. Si Selma et Fenimore savaient! «pensa Charney enchanté» (p. 80); puis, sur le mode sérieux par le flic espagnol Moscardo qui n'a pas d'avancement parce qu'il avait décidé financièrement des grévistes des Asturies et dont la femme est morte du cancer, la fille suicidée, le fils parti à l'étranger («c'est un bon dur» p. 178). La «famille shakespearienne», par Thérèse, la fiancée de Gervais, qui travaille pour l'affreux Tchermak afin de se constituer un trousseau; assassinée par son complice, Thérèse mourra et Gervais n'ayant rien su des coupables activités de sa fiancée périra dans les flammes en essayant de la sauver; cette famille de la trahison est aussi le modèle du couple Queeg-Pamela c'est partie à cause de cette dernière que Gaunce a pu remonté la filière du trafic d'armes jusqu'à Queeg, elle semble trahir Queeg, puis revenir dans son coup quand son ex-époux semble vainqueur, hésitations d'ivrogne que Queeg fera cesser à coups de feu.

S. Laforest n'oublie pas la famille «artiste», complément obligé de la famille bourgeoise: Walton, peintre et espion, vivant en concubinage avec Chouchou, modèle, fille facile et espionne, se fera couper les cheveux puis jouera un jeu dangereux en solitaire lorsque Chouchou aura été tuée, pour la venger. A ces familles pourraient s'opposer la famille déterritorialisée de Gaunce: Tamara son épouse, sa complice, travaillant pour la CIA; un accident en mission l'empêche d'avoir des enfants, aussi le couple a-t-il adopté Delphina Mitaka, qui fait avec ses parents d'adoption, de l'espionnage en famille. Ne pas oublier Demanges, éternel fiancé de Delphina, qui ne peut pas l'épouser («entre eux il y avait un mur épais: la CIA et la DST» p. 57) Cette drôle de famille, contrairement au clan patriote n'est pas unie par une valeur transcendante (la Patrie) mais par l'Engrenage, le métier: l'amour de la poésie, des animaux, de la pêche à la ligne sont les indices positifs et dérisoires de leur union, laquelle est mieux exprimée par un dégoût commun de toutes ces morts et une morale désabusée — qui bien entendu ne sauraient les empêcher de continuer dans ce métier. Tous les quatre sont également désirables mais tous savent que la sexualité est pour eux autant affaire de métier qu'affaire de famille.

Du clan territorial des vieilles sogure à la drôle de famille en passant par l'ersatz classique de Robert-Dumas, il y a un processus continu de déterritorialisation; mais celle-ci est toujours rabattue sur une ultime territorialité — la Patrie dans «la saga du SR», l'engrenage que redouble une morale désabusée dans la drôle de famille. Dans tous les cas c'est l'Etat qui tire le mieux ses marrons du feu; à lui le rôle de limite récupératrice du nomadisme. (Il ne saurait être question cependant de faire jouer à l'Espion de papier le rôle que Deleuze assigne au schizophrène.)

L'une des narrativisations élémentaires de la tromperie détermine le motif de la fausse identité; dans pratiquement tous les romans d'espio-

nnage, l'espion de papier est pourvu d'une de ces «couvertures» et de ces faux papiers que la littérature non-fictionnelle d'espionnage nous ont appris à considérer comme la moindre des choses. Ce motif cependant n'est pas entièrement déterminé par l'usage que les services secrets réels peuvent faire de la fausse identité; en effet, la multiplication dans notre genre de la variante «rapt de personnalité» doit certainement plus à un topos issu de la littérature populaire qu'à l'habileté avec laquelle des espions ont pu se forger des alias.

Dans *Karacho Karachi* de Jean Crain (1964), le Pakistan, membre à la fois du CENTO et de l'OTASE n'en est pas moins l'objet de l'intérêt de l'Otan, et les Américains, discutent avec les Pakistanais et les Britanniques d'un projet d'installation militaire (des bases de missiles, dirigées contre la Chine), or des informations ont „fui” de la réunion secrète. Deux cents pages plus tard, Rambert, du Spécial Organization Département de l'OTAN, découvre que le traître est le fils mongolien de Mourhad Khan, l'officier représentant le Pakistan — en fait, celui pour lequel Mourhad Khan manifestait une si tendre sollicitude n'était pas son fils (ce dernier avait été assassiné par les Chinois) mais un agent chinois, Kun Mu-Lin, accomodé adéquatement par un rien de chirurgie esthétique. Dans *Kergan tue Kergan* de Marc Bréal (1976), Hui-Sing, l'horrible agent chinois a mis au point un traitement permettant de prendre possession de la personnalité d'individus au-dessus de tout soupçons, de la faire transiter dans un corps de substitution à qui l'on fera commettre quelque ignoble forfait et d'effacer de leur mémoire tout souvenir de ces crimes sur commande. Kergan, de Blue-Flash, Organisation ultra-secrète («dont la technicité avancée était le fruit de la volonté de certains savants, poursuivant leurs travaux dans leurs pays respectifs, de mettre en commun leurs connaissances, pour donner à une organisation lucide tous les moyens de préparer une paix durable, dans un futur aussi proche que possible» p. 35—36) est piégé par Hui-Sing qui le destine à la destruction de l'OFB par alter égo interposé — Kergan, avec l'aide de braves lamas thibétains mettra fin au démoniaque projet de destruction de Hui-Sing. C'est aussi un substitut de Bannixter, pilote U. S. abattu au-dessus du Viet-Nam, qui sera chargé de faire partir une fusée américaine contre l'URSS dans *Feu sur l'espion* de Alain Yaouanc (1968); le vrai Bannixter ayant réussi à s'échapper fera échec à la tentative de son malveillant sosie, avant d'être abattu par sa propre fiancée qui se vengeait ainsi du traitement que lui avait infligé ledit sosie.

Rapt de personnalité, chirurgie esthétique sont dans un même continuum que les faux papiers et les «couvertures», puisqu'ils appartiennent au motif de la fausse identité; les conditions de lisibilité des premiers ne sont néanmoins pas les mêmes que celles des seconds: la duplication des personnages, dans une faible mesure, est la réactivation du déguisement d'Arsène Lupin ou de Fantomas, et d'une façon plus nette, un avatar de l'«alien» et du mutant de la science-fiction.

Malgré ces réserves sur l'extension de la force dissolvante de la tromperie dans l'histoire du genre (la problématique de l'inconscient, par exemple pertinente chez Deleuze, est totalement absente du roman d'espionnage), celui-ci n'en enregistre pas moins une mutation déterritorialisante de l'Espion de papier, facilement repérable si l'on suit la ligne de partage entre règles éthiques et règles pragmatiques.

3. POUVOIR OCCULTE

L'atout majeur du Roman d'espionnage tient sans doute à la fascination qu'exerce le motif du pouvoir occulte: pouvoir qui cèle et pouvoir qui trompe. La puissance phantasmatique d'un tel motif suffit à lui seul à expliquer des formes d'Organisations secrètes très déviantes par rapport à l'argument: Organisations d'espionnage ajointées très librement à des Etats et modélisées très fortement par le topos archaïque de l'association criminelle souterraine. Déjà les «Z» de *Zigomar au service de l'Allemagne* (L. Sazie) ou le réseau soviétique de *L'Idole de plomb* (Ch. Robert-Dumas) n'ont qu'un lien lâche avec l'Etat commanditaire. Dans la période contemporaine, le pouvoir occulte traité librement par rapport à l'argument connaît trois variantes: l'Organisation sans allégeance politique autre que contractuelle (nous prendrons par exemple *Fais pas le bonze* (1946) de la série «Colonel Céruse»; l'Organisation rééquilibrant pour son plus grand profit la balançoire politique et stratégique des grands blocs (nous l'illustrerons avec *Le Froid qui venait de l'espionne* (1964) de J. Laborde); l'Organisation obéissant à un savant fou et criminel (variante révélatrice, puisqu'un tel thème avait massivement quitté le roman policier depuis les années vingt pour ne plus se manifester que dans la science-fiction; cette variante se retrouve dans *Le Complexe de Frankenstein* (1976) dans la série «Vic Saint-Val»).

Dans *Fais pas le bonze*, le sous marin français «Mirande», équipé d'un moteur ultra-secret, se perd corps et bien en Méditerranée. Le Colonel Céruse enquête, se fait enlever par Jeannot la Vasouille qui veut lui montrer de quelle essence il se chauffe, échappe au truand, lequel travaillait pour Paulo le Grand Mec: Céruse, Ruru pour les dames, piège Paulo et découvre qu'il n'est pas seul sur l'affaire — en effet, Princesse, son ennemie préférée, celle qui a pour équipiers les trois affreux Zerg — est aussi chez Paulo. Amie? ennemie? Nouvelle piste, un traître français qui fait exploser le carburant ultra-secret avait passé ses dernières vacances au Caire; Paulo confirme qu'il travaillait pour les Egyptiens. Ruru fait donc un petit saut au Caire—non sans avoir au passage, irrespectueux, fait conduire son Vieux dans un hôpital psychiatrique—là il retrouve Princesse qui lui annonce que le sous-marin a été subtilisé (attaché à un cargo russe); elle s'allie à lui pour prendre le cargo russe d'abordage, enfin, puisqu'elle se retrouve dans le camp vainqueur, Princesse, se fait expliquer très légalement, par un officier de la marine

française trop heureux, les caractéristiques des moteurs ultra-secret: Céruse est coiffé au poteau.

Le Froid qui venait de l'espionne développe le thème d'une intoxication tout à fait extraordinaire; Saint-Dominique agent du SDECE réussit à retrouver un papier chinois que Steve, agent de la CIA quelque peu franc-tireur, voulait lui remettre avant d'être assassiné. Olivia, son ennemie favorite, est aussi sur l'affaire, mais travaille-t-elle pour la CIA? ou pour d'autres? Le papier chinois évoque la possibilité pour des commandos fanatiques chinois de semer la terreur aux Etats-Unis. La CIA est informée, non sans que les services secrets aient pris une petite revanche sur leur puissant allié; l'information est prise au sérieux d'autant plus vite que des attentats impliquant des chinois insaisissables frappent de façon de plus en plus sanglante le territoire U. S. Un chinois est arrêté, assassiné sous les yeux des caméras et de la CIA; Saint-Dominique est immédiatement suspecté de jouer un double jeu. Grâce à la complicité de Kirk, de la CIA et de l'inévitable Olivia, il s'enfuit, retrouve à Hong-Kong, Makkonen, l'homme qui avait fourni le papier chinois à Steve. Il s'engage incognito dans une bande de mercenaires dirigée par Zickwolf, un ex-nazi, qui doit faire une action de commando contre la Chine populaire, en toute simplicité et pour le compte d'un mystérieux commanditaire (répondant en quelque sorte au terrorisme chinois). Zickwolf identifie Olivia comme agent de la CIA, et la livre aux instincts bestiaux de ses hommes; pour ne pas compromettre sa mission de pénétration, Saint-Dominique n'intervient pas. Quoiqu'il en soit, Zickwolf a décidé que Saint-Dominique ne doit pas revenir de l'expédition. Ce qu'il ne sait pas, c'est que les services secrets chinois sont au courant de la tentation projetée par les mercenaires; ils sont tous cueillis et Saint-Dominique revient à Hong-Kong avec un officier maoïste qui jure à la CIA ses grands dieux que la Chine n'est pour rien dans les attentats poussant l'opinion américaine au bellicisme. Quelqu'un dans l'ombre essaie de dresser les deux pays l'un contre l'autre. Après maints palabres, Chinois et Américains décident de mettre fin aux activités de cette association criminelle. Saint-Dominique est en effet en état de l'identifier; enlevé à Hong-Kong par le «Génie» association fondée par Jacobson (ancien officier de renseignement U. S.) et Antonov (ancien fonctionnaire au KGB)⁷, il sait qu'Olivia travaille pour le Génie et que

⁷ «Le véritable travail d'un Service d'espionnage et ce qui en fait sa valeur consiste plus en l'évaluation d'un renseignement ou d'une somme d'informations que la captation de celles-ci. Il est évident que si la CIA et le KGB pouvaient à intervalles réguliers tenir des conférences où ils pèseraient en commun les données qu'ils possèdent sur le reste du monde, ils seraient les maîtres du globe beaucoup plus efficacement que par la possession des armes atomiques. Ils seraient à peu près en mesure de prévoir l'avenir, comme les services météorologiques sont capables de prédire le temps qu'il fera [...] Pour en revenir au Génie, son agence avait réussi sur une petite échelle ce qui ne se fait qu'en de rares occasions: réunir sous une même tête deux hommes qui, sachant beaucoup de choses, ayant trainé pendant des années dans les couloirs du Pentagone et de l'état-major soviétique pouvaient projeter sur les faits, les événements, les hommes un éclair-

celui-ci projette un dernier coup, plus épouvantable que les précédents. Olivia aide cependant Saint-Dominique à s'échapper, puis trahit le Génie la conscience égale; l'opération de provocation du Génie échouera: CIA, SR Chinois, Saint-Dominique et Olivia, tous unis pour révéler le machiavélisme du Génie et démasquer Mac, important espion de la CIA, travaillant en sous-main pour le Génie! Quand le héros fait le bilan de cette aventure, il constate que le Génie n'y a pas tout perdu. Visant la «désintégration morale» de la société conjuguant l'action des commandes et l'intoxication, le Génie réussit presque son coup, mais ce «presque» est lui-même largement compensé: le terrorisme avait fait flambé le prix de l'or, et le Génie a su fort habilement spéculer, en pochant un million et demi de dollars tout à fait légalement. Olivia elle-même réussit en plus «d'un joli coup double», «faire le bien et se trouver dans le camp vainqueur», une folie affaire financière; c'est à elle que revient le mot de la fin:

Toi tu es guidé par l'amour de l'humanité, Jacobson par la haine. Moi je n'aime ni ne hais. Je profite. J'ai donc gagné. (p. 256)

Quant au savant fou et son association criminelle, c'est ce motif qui donne son ossature à *Le Complexe de Frankenstein*. Un journaliste australien voit son article sensationnel sur de mystérieux hommes-kangourous refusé par son directeur de rédaction avant d'être assassiné. Pris de remord, Allison, le rédacteur, fait appel au WISP (World Institute of Statistics for Peace) qui envoie Vic Saint-Val et son alter ego Snaky faire enquête. Les S. R. australiens et la CIA s'ingénient à rendre cette enquête impossible; malgré des tueurs aussi chinois que malententionnés nos compères découvrent, avec l'aide de deux journalistes, que le domaine Rosenland, derrière la Great Division Range tient trop à sa «privacy» pour ne pas abriter quelque chose de louche. Effectivement, faits prisonniers ils assistent à d'horribles expériences: le vieux Roseland a attiré des chercheurs chez lui en leur offrant la plus entière liberté pour étudier les possibilités de maximiser les performances du corps humain. Une fois sur place, certains craquent et deviennent cobayes, ou plus exactement noyaux humains d'un complexe machinique maximisateur. Quelques complicités féminines gagnées à l'aide d'un phallus triomphant, digne représentant pour la circonstance de l'humanisme-refusant-de-céder-à-la-machine, et l'horrible Rosenland, l'inhumain Silbermann, l'ignoble

rage riche de cette double expérience. [...] Supposez qu'un jour l'évaluateur américain et son homologue russe s'entendent pour diriger leur compte-rendu quotidien: leur puissance est infinie, ils peuvent imposer pratiquement la guerre ou la paix.» (p. 13—14).

«Ils sont recherchés par les Services secrets du monde entier, mais je me demande avec quelle assiduité. On les sait capables de grands services. Ils n'ont aucun scrupule et je suis sûr que dans l'esprit de quelques hauts directeurs très officiels une petite pensée demeure: le Génie est bien commode puisqu'il n'est soumis à aucune règle et aucun contrôle. C'est la seule explication de son impunité, tant que sa mégalomanie grandissante ne le conduira pas à trop d'ambition. A ce moment il sera détruit. A moins qu'il ne rende un nouveau service.» (p. 172).

Gerda et leur sinistre clique sont éliminés. Vic tancera enfin vertement Jennings et Goodman, les espions australien et américain :

Vous saviez, mes salauds! Vous saviez depuis longtemps! Peut-être depuis toujours! Mais vous avez laissé faire [...] comme les charognards de votre sorte et ceux dont ils dépendent laissent faire chaque fois qu'un nid de chercheurs pousse quelque part et semble sur la voie de découvertes intéressantes [...] si monstrueuses soient-elles! D'abord, c'est plus économique puisque financé par des fonds privés [...] Ensuite, on peut laisser faire des expériences qu'on n'oserait pas faire autrement [...] avec l'alibi de l'ignorance, si jamais ça tourne au vinaigre! (p. 221)

L'association criminelle souterraine est d'autre part manifeste dans le roman d'espionnage quand elle s'offre comme modèle de lecture de l'Organisation dépendant d'un Etat ennemi. Tel était le cas de *l'Homme à abattre* de Charles Robert-Dumas et de sa Sainte-Vehme revue par le nazisme. C'est également le cas du célèbre roman de Maurice Leblanc, *L'éclat d'obus* ou de la série «Naz-en-l'air» de Souvestre et Allain; mais il ne me semble pas que les services secrets connus dépendent d'un Etat soient encore lus (grosso modo à partir de la guerre froide) comme des associations criminelles souterraines — ce motif est trop fortement concurrencé par un autre que l'on pourrait intituler „chacun fait son métier”. Ceci ne doit pas surprendre si l'on se souvient de l'axiomatique très manichéenne du roman revanchard, relayée par la saga de Robert-Dumas; le manichéisme cependant n'est plus, déjà depuis Bommart et Nord un des traits essentiels du roman d'espionnage. Bien sûr, l'affreux Nazi, le terrible Soviétique ou le cruel Chinois sont encore monnaie courante, mais, sous l'effet de la littérature non-fictionnelle consacrée à l'espionnage et de la tendance du genre à coller de près à l'actualité, les contraintes de vraisemblabilisation ont évolué: le romancier est amené à tenir compte du fait que son lecteur potentiel n'est pas totalement dans l'ignorance quant aux services secrets d'autres nations.

4. SÉMANTIQUE NARRATIVE

Ce pouvoir occulte qui cèle s'abreuve à des sources anciennes et la vraisemblance qu'il détermine provient tout autant de topoï classiques de la littérature populaire que d'informations présents dans la littérature non-fictionnelle parlant de l'espionnage (en un sens, ceci recouperait la différence aristotélicienne entre eikos et endoxos). A vrai dire, l'intertexte du genre est extrêmement large; en profondeur, l'on peut retrouver aussi bien une représentation de l'Organisation secrète répondant à la définition que donnent de la divinité certaines philosophies mystiques (dieu étant celui qui connaît tout et que nul ne peut connaître), laquelle se transforme en philosophie de l'histoire (comme chez L. Daudet, le genre accrédite l'idée que l'histoire est le fait d'officines secrètes et d'éminences grises); en surface, l'on a pu voir que le discours éthique est d'un intérêt crucial dans la construction du genre,

et il ne faudrait négliger ni la composante politique (cf. par exemple, *La Deuxième mort de Ramon Mercader* de J. Semprun⁸), ni la composante historique (par exemple P. Nord dans sa série «Chroniques de la guerre subversive» prétend de moins en moins faire oeuvre de romancier et de plus en plus écrire sous le couvert de la fiction en tant que chroniqueur), ni la composante religieuse (cf. par exemple le livre étonnant de V. Volkoff, *Le Retournement*). Mais ceci ne constitue qu'une mathésis large qui semble être le fait de tout phénomène littéraire. Plus spécifiquement, dans le roman d'espionnage apparaît une mathésis motivée par la compétition qu'engendre le motif du pouvoir occulte: parler de ce pouvoir nécessite que l'auteur de romans d'espionnage explique ce qui fait la force de celui qui gagne. Pour présenter ce savoir donnant le pouvoir, nous ferons un détour.

Une application des procédures d'analyse documentaire, auxquelles J.-C. Gardin a attaché son nom, pourrait nous servir de point de départ⁹. Il s'agissait pour les auteurs d'étudier les titres de la série «OSS-117» (série de J. Bruce, comprenant 87 titres). A titre d'hypothèse heuristique, les conclusions sur la sémantique de ces titres seront considérées comme représentatives du genre en son entier (même si elles ne portent que sur des titres, et les titres d'un seul auteur). En effet, aucune de ces conclusions n'est abhorrante pour un lecteur de romans d'espionnage; d'autre part, l'énorme succès commercial de la série est un indice que l'auteur répondait à une attente, ce qui lui donne certainement en aval un effet d'entraînement, non seulement au niveau esthétique mais aussi au niveau poétique.

Les auteurs de l'article relèvent la présence de six champs sémantiques distincts:

- érotisme et féminité
- géographie et exotisme
- violence (ceci en connection avec «mort», «lutte», «activité»)
- secret, mystère, code, espionnage
- communications
- jeux et spectacles¹⁰.

Par commodité, nous réorganiserons ces champs sémantiques en deux groupes. Les trois premiers (violence, érotisme, exotisme) sont l'amplification du sème «pouvoir»: il s'agit de connaissances pratiques nécessaires à la domination de l'homme et du monde par l'Espion de papier. Subordonnées à une fin

⁸ Nous n'évoquons pas ici cette tendance du genre, de plus en plus marquée dans la période moderne, à coller de très près à l'actualité politique.

⁹ «Sur les titres des romans de Jean Bruce», J. Molino, F. Lassave, J.-M. Martin, R. Tappero et B. Valette, „Langages” No 17.

¹⁰ Dans les limites de cet article, il ne saurait être question d'allonger cette liste, ce qui est possible (par exemple, avec des champs sémantiques pertinents dans la définition de l'Espion de papier, tels que «noblesse», «animalité»...) ni même d'en évaluer la pertinence absolue relativement à la masse considérable de romans constituant notre genre: aussi se contentera-t-on de sondages.

(la domination), ces connaissances romanesques positives donnent aux objets auxquels elles s'appliquent une transparence nécessaire à leur maîtrise mais en retour, cette prise de possession de l'homme et du monde révèle certaines opacités dans l'Espion de papier, certaines zones d'impensé que ses connaissances ne peuvent réduire.

A. CORPS

Voyons quelques uns de ces savoirs qui, en rendant leurs objets transparents, visent à optimiser la performance de l'Espion de papier. Savoir de corps tout d'abord. Pour l'agent des services „action”, son corps est la première arme, celle à qui il peut devoir la vie; l'optimisation des performances motrices sera par exemple narrativisée par la maîtrise qu'a l'Espion de techniques de combat à mains nues mais aussi par la métaphore omniprésente de l'animal prédateur (sixième sens, yeux de tigre de SAS¹¹, guerrier primitif affleurant sous l'agent¹²). L'avantage du corps discipliné au combat est qu'il reste jusqu'au dernier moment une arme invisible. L'Espion de papier connaît aussi bien le corps de l'autre, et ce savoir vise aussi à l'optimisation de la performance, ainsi qu'en fait foi un passage exemplaire de F. Ryck¹³.

Ce savoir du corps possède néanmoins sa tache aveugle apparaissant notamment dans le motif de la torture. Bien des euphémismes recouvrent la liquidation physique d'un protagoniste, ce qui permet de distancier la mort. D'autre part, les cadavres qui jonchent le sillage de l'Espion de papier (cadavres des ennemis qu'il a abattus, des amis abattus par l'ennemi, mais aussi des amis qu'il a dû éliminer à la suite d'une trahison ou d'un coup fourré, cadavres enfin d'innocentes victimes), sont certes nombreux; mais ne sont guère spécifiques au roman d'espionnage. Le roman policier ou le roman militaire sont aussi mortifères. Par contre, le corps torturé afin d'obtenir une information cruciale est la manifestation spectaculaire de l'ambivalence de l'Espion de papier. D'une part, la torture se présente comme un outil, quelques fois indispensable, toujours maîtrisable. (Que le temps presse, que l'adversaire pris soit réticent, que ses motivations soient plus fortes que la volonté et l'habileté de l'interrogateur, et la torture s'imposera comme un recours professionnellement requis. Même l'espion bien né connaît les règles de ce jeu terrible.) D'autre part cette justification «fonctionnelle» au niveau de la syntaxe narrative dissimule mal très souvent un sadisme extrêmement inventif; corps déchiquetés, brûlés, dépecés la liste est longue et n'a pas à être détaillée de toutes ces effractions du corps — qui rejouent et dépassent le mythe de Prométhée. La justification fonctionnelle, en dernier

¹¹ Héros de Gérard de Villiers.

¹² Cf. parmi beaucoup d'autres le Burt Brando de G. Cambrie, le Conch de J. Blois.

¹³ *La Peau de Torpedo*, Paris 1968, p. 152—153.

ressort adossée à la Raison d'Etat conserve au roman d'espionnage une respectabilité qu'outre passe le sousgenre sadomasochiste de la littérature pornographique — si l'on considère l'énorme succès d'une série comme SAS de G. de Villiers par rapport aux tirages relativement faibles de la littérature pornographique, l'on est en droit de penser qu'une telle justification reste nécessaire, qu'il y a un bon et un mauvais usage du sadisme¹⁴.

La maxime de base sert de principe évaluatif pour les jugements portés sur la violence apparaissent dans tel ou tel segment narratif. Si l'on a affaire à une violence singulière, symptôme de quelque personnalité perverse, le sadique sera condamné pour avoir confondu fin et moyen (cette condamnation pouvant rester implicite ou être narrativisée). Si l'on passe du singulier au général, deux cas de figure se présentent: une violence subordonnée à une autre fin que la Raison d'Etat sera également condamnée par les mêmes moyens — pensons ici à des maximes racistes articulant des idéologèmes comme la «sauvagerie nègre», les «supplices chinois», (ce ne sont plus les individus, mais des peuples pervers etc, par lesquelles la violence est moins connectée à la Raison d'Etat qu'à des traits d'une psychologie des peuples préconstruite. Enfin la violence sera justifiée dans le cas où un professionnalisme l'encadre, lui fait servir la bonne fin.

Maîtrisable ou immaîtrisée, la violence des Espions de papier positionne l'allocutaire en deux places différentes (et l'ambiguïté du genre à ce propos consiste à rapprocher ces deux positions): soit il apprend, car le roman d'espionnage se fait volontiers didactique, donnant au lecteur des leçons sur les armes, les gadgets meurtriers, l'usage rationnel de la torture; soit il jouit, l'existence littérale des corps mutilés n'obturant en rien leur vertu hallucinatoire¹⁵.

B. EROTISME

Le savoir du corps se manifeste enfin dans ce que l'on pourrait nommer le bon usage de la sexualité. A cet égard, l'on peut dire que le genre est typiquement masculin¹⁶ et que la tromperie dynamisant le roman d'espionnage se comporte ici dans la répétition de quelques classiques maximes misogynes. La «ravissante idiote» ou la «mère de famille» sont des archétypes peu fréquentés, l'«amoureuse» permet d'intéressantes variations; mais l'on préfère bien

¹⁴ Telle est la thèse avancée sous le mode pamphlétaire par X. de Rommeret *Le Roman d'espionnage, Politique et pornographie* „Esprit” 1974, No 4.

¹⁵ Il est sans doute inutile de préciser que, même dans le cas où la violence est «légitimée» par la Raison d'Etat et où le «bon» espion dit son dégoût pour des pratiques comme la torture, la vertu hallucinatoire reste aussi forte: il ne faut pas confondre les jugements idéologiques que le genre porte sur la torture et les effets que produisent les romans sur leurs lecteurs.

¹⁶ Ceci veut dire que parmi les (rares) femmes auteurs de romans d'espionnage, la pesanteur du genre n'aura pas permis l'avènement d'une thématique — ni a fortiori d'une écriture - féminine: par exemple Josette Bruce continue à faire vivre OSS 177 créé par Jean Bruce, Sylvette Cabri-sseau utilise une héroïne coulée dans le moule conforme de tout bon héros mâle... etc.

entendu l'Eve tentatrice — depuis les troublantes espionnes au charme slave de la période archaïque¹⁷ jusqu'aux spécialistes en tous genres de la manipulation séductrice et léthale.

Quelques exemples. Le Conch, de J. Blois, homme de la nature lui-même, a cependant été trop culturalisé par la D. I. A. américaine et aura besoin de la femme-nature, Biaga, et de ses ruses d'indienne, pour vaincre ses ennemis et la forêt amazonienne dans *Pepites en rafales* (Fleuve Noir, 1975). Dans la série «Olivia», J. Laborde exploite le thème de l'«ennemie favorite»: Olivia est séduisante et dangereuse, son alliance avec Saint-Dominique ne peut qu'être épisodique; Saint-Dominique n'est pas un mauvais agent, mais il reste un enfant face à Olivia: il est incorruptible et fidèle à son Organisation. Puisque le métier du héros est la tromperie, il sait dès le départ que les forces sont inégales, qu'Olivia en fera toujours sa dupe. Beau joueur, il se console en appréciant d'être flouée par une si jolie femme.

Chez G. de Villiers, la misogynie exaspère le type de la «femme castratrice» jusqu'à de prodigieux climax de l'invention. C'est chez cet auteur sans doute que la thématique de l'érotisme manifeste le plus clairement son point aveugle: connaître les femmes, dans le roman d'espionnage, revient à se contenter d'une transparence préconstruite, la répétition de la misogynie des dictons et des proverbes; chez G. de Villiers, l'acharnement à liquider phantasmatiquement (et de quelles horribles manières) la séductrice redonne à la femme son opacité d'objet finalement inconnaissable¹⁸.

C. EXOTISME

L'Espion de papier est un grand voyageur. Si l'on en croit la thèse classique de R. Messac¹⁹, le détective primitif serait l'avatar urbain des pathfinders de F. Cooper. Là où le roman d'aventure déployait la geste de ses héros dans les grands espaces, la surface, le merveilleux urbain depuis V. Hugo et E. Sue jusqu'à Simenon et L. Malet a besoin d'une autre dimension: l'épaisseur. L'aventurier explore et conquiert; le détective sonde, s'enfonce. Le roman d'espionnage pourrait se définir comme la relève de ces deux espaces différents. Le champs clos de la guerre secrète a la dimension de la Terre, mais il ne reste plus de terra incognita, la planète est quadrillée (Mac Luhan et l'Espion de papier pensent en termes d'„information"); la tâche de l'Espion de papier est de savoir ce qui se passe dessous — tout en préservant l'histoire occulte

¹⁷ La nécessité de cet archétype a été analysé par M. Angenot: l'axiomatique revancharde se devait d'exclure le «charme teuton».

¹⁸ Puisque dans le roman suivant il faudra encore combattre cette hydre aux têtes toujours renaissantes. Voir à ce propos J. Thibaudeau, *Le Merite de Gerard de Villiers*, „Diagraphe" 1978, No 15.

¹⁹ *Le Detective Novel et la pensée scientifique*.

qui ne saurait être entendu par toutes les oreilles ²⁰. Cette double dimension de l'espionnage de fiction est narrativisée de façon saisissante par l'un des premiers (et l'un des meilleurs) romans d'espionnage: *Riddle of the Sand* (1905) d'E. Childers. Ce roman est en effet la narrativisation (le récit a pour caractéristique universelle d'être affaire de temps) d'un espace reproduit (une carte de géographie), ce qui le rapproche de tout roman de voyage. Mais le personnage de Davies introduit une nouvelle dimension; celui-ci est sans doute navigateur — donc lecteur de carte — mais aussi officier (manqué): il peut faire une lecture stratégique de la topographie. En fait, l'espion de ce roman est plutôt Carruthers, marin amateur, gentleman rompu à l'hypocrisie des relations mondaines, passé maître dans l'art des sous conversations. Davies a l'intuition juste que l'Allemagne prépare quelque chose, mais ses deux premières hypothèses sont celle d'un marin et elles s'avèrent fausses; Carruthers découvrira le pot au rose en venant de l'intérieur des terres, en se déguisant, en trompant l'officier allemand. Pour être efficace leur détection doit s'appliquer à la fois, à la surface et au dessous.

Le genre ne se sera malheureusement pas souvent trouvé à la hauteur du génie de Childers. Organiquement liés dans ce roman, la surface et le dessous ne seront plus conjoints que comme exotisme et diégèse. Contrairement au merveilleux urbain du roman policier où l'ici recèle une inquiétante étrangeté, le roman d'espionnage retrouve sans cesse dans un ailleurs ²¹ l'identique. Invoquer des contraintes de production n'explique pas tout.

La réalité du monde, notait J. Thibaudeau dans un article consacré à G. de Villiers ²², «n'existe que pour autant qu'elle est reconnaissable»: pour autant qu'elle ait déjà été culturalisée dans la littérature populaire, les belles-études ou les clichés que la doxologie nous fournit pour parler du monde. Les aventures des Espions de papier obéissent à trois modalités du vraisemblable: l'avéré, le plausible, le conjectural. Les sources de ce vraisemblable sont à la fois l'histoire, l'actualité journalistique, la littérature non-fictionnelle prenant l'espionnage pour référent (et éventuellement la discipline de la prospective; dans ce dernier cas, le roman d'espionnage n'est plus démarquable de son surgeon, la politique-fiction). Une première division du monde s'opère grâce à ce vraisemblable entre puissances actives et pays passifs du point de vue de la guerre secrète; dans un premier temps, la France, puis l'Europe devinrent le terrain de jeu des Espions de papier: le crâne agent français affrontait l'affreux Boche. Lequel se mue en nazi sans que l'espace du champs clos subisse de radicales mutations. C'est avec la guerre froide et

²⁰ Proche parent du détective et de l'espion, le journaliste entretient de meilleures relations avec le premier qu'avec le second. Le roman d'espionnage contemporain en général ne tolère le journaliste que sous la forme de l'honorable correspondant.

²¹ Lequel dans le meilleur des cas s'appuie sur un vraisemblable journalistique et dans le pire sur un vraisemblable de carte postale.

²² Voir note 18.

l'affreux soviétique que l'espionnage de fiction devint planétaire. Dans le roman d'espionnage contemporain, les puissances de premières grandeurs sont les U.S.A., l'Union soviétique, la France et l'Angleterre; l'arrivée de la Chine populaire est plus tardive, mais spectaculaire. Les puissances de deuxième rang sont Israël suivi d'une pléiade de pays dont les Organisation secrètes servent de comparses aux aventures des Grands Espions. Sans eux-mêmes appartenir au chorus des puissances espionnantes, des pays comme la Suisse et l'Autriche (et pour les romans se déroulent pendant la seconde guerre mondiale, le Maroc et le Portugal) servent de cadre privilégiés aux affrontements des Espion de papier, ce qui leur laisse la noblesse des terrains neutres. Le reste du monde assiste sans comprendre à leurs batailles sanglantes, et le roman d'espionnage n'a guère le souci de pleurer sur les pots cassés: le reste du monde est quantité négligeable²³.

Ne pouvant dresser ici un atlas de l'espionnage de fiction, nous nous contenterons de quelques remarques. Le genre en français sous sa forme contemporaine connaît une tendance remarquable (qu'il partage avec les romanciers anglais): l'exotisme nostalgique. Beaucoup plus que l'Afrique, ce sont les pays d'Extrême Orient qui suscitent cette rêverie souvent chaleureuse sur la grandeur perdue de l'Empire français. Parmi de nombreux titres, on pourrait retenir *Le Piège de Saigon* de P. Nord (1965) et *Des Raisons pour mourir* de J.-C. Fiard (1963). Nostalgie de colons et de militaires (dont les aléas de l'histoire ont brisé la belle histoire d'amour avec des terres lointaines), qui donne au cadre de l'action de ces romans un caractère charnel que ne saurait avoir l'habituelle «couleur locale».

Seconde remarque: le commentaire de J. Thibaudeau, selon qui «les S. A. S. new-yorkais sont parmi les meilleurs parce qu'ils doivent beaucoup aux merveilleux romans policiers du Noir Chester Himer»²⁴ semble pouvoir s'appliquer à de nombreux romans de notre genre.

Troisième remarque: le roman d'espionnage se nourrit d'archétypes rhétoriques issus de la psychologie des peuples (et de maximes sous-jacentes fleurant plus ou moins fort leur racisme): fourberie arabe, sauvagerie nègre, cruauté chinoise, brutalité russe, naïveté américaine, perfidie anglaise, cranerie française, lourdeur teutonne. Ces archétypes par leur rhétorisation même peuvent s'atténuer, se compliquer, mais le plus souvent, ils restent d'une remarquable stabilité. Un seul exemple: entre L. Sazie (*Zigomar au service de l'Allemagne*, 1916) et C. Rank (*Les Batteries de Muizenberg*, 1968), l'archétype du Japonais courageux-samouraï n'a guère évolué. La vraisemblable pouvant arriver à manquer d'archétypes dans certains cas (nous pensons aux apatrides, sans Etat et sans terre, qui peuplent les romans d'espionnage

²³ La série «Scorpion l'africain» ABC, Paris, est une heureuse exception. Si la conception de cette série reste fort classique, l'idée d'un Espion noir, tiers-mondiste, dont l'Organisation défend l'intégrité du continent africain, vaut la peine d'être signalée.

²⁴ Thibaudeau, *op. cit.*, p. 54.

ayant pour cadre la *MittelEuropa* il ne reste pas longtemps dépourvu de clichés.

Quatrième remarque: la lutte des classes apparaît dans le genre soit comme la piètre caution que se donne les Soviétiques et les Chinois pour pratiquer la guerre subversive, soit comme un exotisme social assumant la même fonction que l'exotisme de cartes postales.

La domination qu'exerce l'Espion de papier sur le monde comme on le voit est nettement moins inventive que les savoirs qui lui procurent une maîtrise sur l'homme.

5. JEU

Le secret est affaire de technique, le pouvoir sur le monde et autrui relève d'abord d'un savoir-faire: le roman d'espionnage accrédite deux des composantes de la philosophie des sociétés post-modernes. Resterait à énoncer alors les éléments de cette mathésis de la tromperie qu'il fonde et sur laquelle il se fonde pour réduire l'éthique et immanentiser les savoirs.

Les trois autres champs sémantiques repérés dans l'analyse des titres de J. Bruce amplifient les spécifications du pouvoir occulte des Espions: à savoir que ce pouvoir cèle et trompe. L'on a affaire là au noyau du genre: des connaissances inscrites dans la grande encyclopédie de la ruse qui tracent l'espace ludique propre au roman d'espionnage. En effet, la course au pouvoir est léthale pour les Espions de papier — l'une des modalités du jeu est la compétition, mais ce n'est pas la seule: il faut y adjoindre le hasard, le simulacre et le vertige (R. Caillois). Ce jeu de l'espionnage est sans doute sérieux pour l'Espion de papier, mais le jeu ne s'oppose nullement au sérieux: Freud nous rappelle que son antonyme est la réalité. A l'abaissement de la fin (la Raison d'Etat) au profit des moyens (le professionnalisme des Espions de papier) correspond une relative mise à l'ombre de la vérité cachée au profit du jeu.

ANNEXE

Nous proposons ici une succincte bibliographie sur le roman d'espionnage en langue française.

Allard Yvon.

1979. *Paralittératures*, Montréal (pour son introduction à la bibliographie du genre; bibliographie la plus impressionnante dressée à ce jour: ce qui fait de ce volume un outil de travail indispensable).

Boileau-Marcejac.

1964. *Le Roman policier*, Paris (pour le chapitre VIII consacré au roman d'espionnage).

Bouchard Guy.

1974. *Le Roman d'espionnage*, „Etudes Littéraires”, Vol. VII, No 1, Presses de l'Université Laval (l'une des discussions les plus vigoureuses de la définition du genre).

Hoveyda Fereydoun.

1965. *Histoire du roman policier*, Paris. Editions du Pavillon (pour le chapitre „L'Espion détrône le policier”).

de Pommeret Xavier.

1974. *Le Roman d'espionnage, Politique et pornographie*, „Esprit”, No 4.

J. Raabe et F. Lacassin.

1969. *La Bibliothèque idéale des littératures d'évasion*, Edition Universitaires, Paris (pour le chapitre consacré au roman d'espionnage).

Tourteau J. J.

1970. *D'Arsène Lupin à San Antonio, Le Roman policier français de 1900 à 1970*. Paris (un chapitre discute le roman d'espionnage).

Une livraison du „Magazine Littéraire” (1970, No 43) est consacré au roman d'espionnage.

Sur le roman d'espionnage anglo-saxon, l'on pourrait lire:

Boucher Anthony.

1946. *Trojan Horse Opera* [in:] *The Art of the Mystery Story*, H. Haycraft ed. Simon and Schuster, New York.

Koontz Dean.

1972. *Writing Popular Fiction*. Writer's digest, Cincinnati.

McCormick Donald.

1977. *Who's Who in Spy Fiction*, Elm tree books Hamish Hamilton, London.

Symons Julian.

1974. *Bloody Murder. (From the Detective Story to the Crime Novel: A History)*, Penguin Books, London (pour le chapitre “A Short Story of the Spy Story”).

Le livre de Marc Angenot. 1975. *Le Roman populaire*, Press de l'Université, Montréal, propose une importante bibliographie couvrant le domaine de la paralittérature.

Romans cités

Ambler E.

The Schirner Inheritance

Arnaud G. -J.

1965. *Commandos Perdus*, Fleuve Noir, Paris.

Bernard G.

Depuis 1927. Série *Inspecteur Tony*, J. Tallandier, Paris.

Blois J.

Depuis 1972. Série *Le Conch*, Fleuve Noir, Paris.

Bommart J.

Depuis 1934. Série *Le Poisson Chinois* (chez de nombreux éditeurs dont A. Fayard, Gallimard, Flore)

Breal M.

1976. *Kergan tue Kergan*, Fleuve Noir, Paris.

Bruce J.

Série OSS 117, Presses de la Cité, Paris.

Buchan J.

The 39 Steps.

Cabrisseau S.

1971. *Panthère noire*, Presses de la Cité, Paris.

Cambri S.

Depuis 1970. Série *Burt Brando*, Venturini, Paris.

Caron R.

1968. *TTX-75 en famille*, Fleuve Noir, Paris.

- Crain J.
1964. *Karacho Karachi*, Presses Noires, Paris.
- Feuillade et Meirs.
A partir de 1916, Série *Les Vampires*, Librairie Contemporaine, Paris.
- Fiard J.-C.
1963. *Des raisons pour mourir*, Librairie des Champs-Élysées, Paris.
- Garde F.
1972. *La Foire aux Espions*, A. Michel, Paris.
- Kraus R.
1970. *Des Pions sur l'Echiquier*, La Table Ronde, Paris.
- Laborde J.
1964. *Le Froid qui venait de l'espionne*, Plon, Paris.
- Laforest S.
1970. *Gaunce et les Calibres*, Fleuve Noir, Paris.
- Leroux G.
Rouletabille chez Krupp.
- Nord P.
1935. *Double crime sur la ligne Maignot*, A. Fayard, Paris.
1937. *Terre d'angoisse*, A. Fayard, Paris.
1965. *Le Piège de Saïgon*, A. Fayard, Paris.
- Nouvel P.-S.
1968. *Le guépier de Formose*, Editions de l'Arabesque, Paris.
- Perrault G.
1969. *Le Dossier 51*, A. Fayard, Paris.
- Rank C.
1967. *Un Métier de salaud*, Fleuve Noir, Paris.
1968. *Les Batteries de Muizenberg*, Fleuve Noir, Paris.
- Rivais Y.
1967. *L'Hérésie des Carolus Boorst*, Belfond, Paris.
- Robert Dumas Ch.
Série *Ceux du S. R.*, A. Fayard, Paris.
- Ryck F.
Feu vert pour Poisson rouge, Gallimard, Paris.
1968. *La Peau de Torpedo*, Gallimard, Paris.
- Sazie.
A partir de 1910, Série *Zigomar*. J. Férenczi, Paris.
- Souvestre et Allain.
Série *Naz-en-l'air* à partir de 1912, J. Férenczi, Paris.
- Volkoff V.
1979. *Le Retournement*, Julliard, Paris.
- de Villiers G.
Depuis 1965. Série *SAS*, Plon, Paris.
- Yaouanc A.
1968. *Feu sur l'espion*, Fleuve Noir, Paris.
- Séries anonymes:
Daïb Flash, Fleuve Noir, Paris.
Vic Saint-Val, Fleuve Noir, Paris.
Colonel Céruse, Presses Noires, Paris.
Scorpion l'africain, ABC, Paris.

„ZŁY GATUNEK”
TAJEMNICA, IMMANENCJA I WIEDZA W SEMANTYCE
FRANCUSKIEJ POWIEŚCI SZPIEGOWSKIEJ

STRESZCZENIE

„Złym gatunkiem” jest powieść szpiegowska, którą autor określa za pomocą „aktu językowego”: OSZUKAŃSTWO.

Historia powieści szpiegowskiej we Francji jest historią sporu pomiędzy normatywnymi regułami etyki a regułami pragmatycznymi. Oszukaństwo jest korozyjną zasadą, która niszczy Szpiega z papierami patrioty, podstawiając na jego miejsce specjalistę podstępu, który buduje przewrotną wiedzę i który wszczepia w nią wojnę, rządy, korporacje, a także stosunki pomiędzy mężczyznami a kobietami.

Desakralizacja tajemnicy, wpisanie jej w filozofię gry, sprawiają — zdaniem autora — że sofistyczna tradycja wydaje się najwłaściwszym narzędziem teoretycznym dla określenia tego gatunku paraliterackiego.

Przełożyła *Stefania Skwarczyńska*